

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 15 juillet 1913

**Discours prononcé par M. Paul RICHARDOT,
Professeur de Sixième**

Ecoliers des Paris, Ecoliers de Province

Monsieur le Président,

Ma première parole sera pour vous saluer au nom des maîtres, des élèves et des parents ici réunis. Vous êtes depuis deux ans à la tête de notre conseil d'administration et vous n'hésitez pas à prendre sur les rares loisirs que vous laissent vos absorbantes fonctions, le temps nécessaire au contrôle et au perfectionnement de la vie de notre Lycée. Nous savons d'ailleurs que vous l'aimez, puisque vous nous avez confié votre fils. Soyez remercié, Monsieur le Président, pour votre sollicitude à notre égard, soyez aussi remercié pour la marque de sympathie que vous nous donnez encore aujourd'hui, en occupant sur cette estrade, la place d'honneur.

Mes Chers Amis,

Je ne donnerai point à mon discours un début très nouveau d'allure et de pensée : je m'excuserai, comme tant d'autres l'ont fait avant moi, d'être aujourd'hui un trouble-fête, de retarder quelques instants la joie de ceux qui doivent recevoir des couronnes, de causer peut-être plus d'ennui à ceux qui n'en attendent pas, de différer pour tous, maîtres et disciples, le plaisir légitime que procure le terme si désiré d'une année de studieux efforts. Mais vous ne l'ignorez pas, toute réunion appelle un discours : ainsi le veut la tradition. Il ne saurait donc y avoir distribution des prix sans l'habituel morceau oratoire du début ; et, de même qu'il faut pour l'ouverture d'une séance, pour la clôture d'une assemblée, pour le couronnement d'un menu, les développements d'une harangue solennelle ou familière, paisible ou passionnée, il faut la lecture de quelques pages de prose comme prélude à cette cérémonie.

J'ai pensé, mes chers amis, pour ne pas ajouter une prédication trop austère à celles que nous avons pu vous octroyer durant ces dix mois de vie commune au Lycée Buffon, J'ai pensé à vous parler de vos camarades de province et de vous-mêmes, à vous mettre les uns et les autres en comparaison, à vous dire bien franchement les réflexions que m'aura inspirées la revue de vos qualités ou de vos défauts si divers.

Aussi loin que se reportent les souvenirs de ma carrière universitaire, j'ai dans l'esprit la vision d'un lycée de province, lycée d'une petite ville de l'Est, jadis capitale de Duché et maintenant simple chef-lieu de département. La grosse tour de l'Horloge, coiffée en éteignoir, égrène sa sonnerie de huit heures sur les toits de la ville haute. Les coups tombent sonores et lourds dans le calme du matin. Professeurs et élèves, comptant sur les cins minutes de grâce, gagnent, d'un pas tranquille, la vieille maison aux murs de briques, au porche maussade er

barré d'une pesante grille ; ils traversent un pont de pierres verdies et moussues, jeté par-dessus la rivière, et pénètrent dans un jardin encombré d'arbres et de pelouses, pour y attendre la réplique de l'horloge collégiale. Ils forment des groupes, d'où se lèvent ici de mâles éclats de voix, de gros rires, là des cris joyeux d'adolescents ou le murmure d'un babillage enfantin. Les maîtres devisent gaîment de leurs parties de chasse ou de pêche, voire même de jardinage. Le professeur de quatrième, un tantinet méridional, raconte un coup de fusil miraculeux, toujours le même cependant depuis quelque vingt années ; le professeur de rhétorique dit les charmes d'une promenade sous les colonnades de hêtres au cœur de la forêt voisine, et le vieil aumônier, la barrette en bataille et le rabat de travers, y va de son couplet sur les émotions exquises, causées par la gaule flexible et le liège flotteur à la surface de l'eau ! Les élèves, de leur côté, n'ont pas d'entretiens moins pittoresques et joyeux ; ils se remémorent l'entrain d'une longue excursion, l'appétit d'un pique-nique, le comique d'une bonne farce ; et, quand le roulement du tambour a donné le signal définitif, les groupes s'acheminent vers les salles de classes, l'esprit placide et pleinement récréé, le corps dispos pour l'étude. Et tous une fois à l'ouvrage, par les vastes fenêtres, c'est encore un décor champêtre et reposant qui leur apparaît : des collines couronnées de bois, des champs de groseilliers et des dégringolades de ceps aux flancs des hauteurs, des paysans qui « d'ouvrée en ouvrée » se hèlent pour se donner du cœur à la besogne. Au moins, dans une telle atmosphère de calme et de liberté, est-on mieux disposé que jamais à se plier sans distraction, sans à-coup, sans fatigue, aux nécessités du travail !

Quelle différence entre cette paix provinciale et le trouble, la confusion de Paris ! Le boulevard qui borde votre lycée, a sans doute des rangées d'arbres ; et ces arbres, bien qu'ayant leur pied emprisonné de fonte et d'asphalte, ont tout de même des feuilles ! Mais il n'y a pas de merles dans leur frondaison poussiéreuse et recroquevillée ; mais sous leur ramure, ne règne point le silence enchanteur de la forêt ! et puis à leur abri, aucun des arrivants n'aurait l'idée de faire halte. Tous avec rapidité s'engouffrent dans le vaste édifice, heureux d'en avoir fini avec le chemin déjà parcouru : tels maîtres et élèves ont surgi de bouches infernales, d'où s'échappent des odeurs nauséabondes de Styx et de Cocyte ; leurs oreilles bourdonnent encore de sourds grondements, leurs nerfs sont tendus par cette matinale randonnée. Tels autres sont descendus de véhicules trépidants, les membres secoués par un long trajet. Tous arrivent des points les plus opposés de la grande ville, l'esprit déjà mis en mouvement, excité par mille riens divers, les yeux déjà remplis par la rencontre de tant d'objets dans les rues encombrées.

Il serait impossible qu'il n'y eût nulle différence entre la physionomie d'une classe parisienne et celle d'une classe de province, puisque ces deux réunions de jeunes gens ou d'enfants se trouvent dans des décors si variés et subissent les influences de milieux si contraires. Cette existence de grande cité, tourmentée et fiévreuse, dévorée par une activité sans relâche, en proie à des ambitions sans bornes, traversée d'évènements de tous genres, n'est pas sans communiquer à votre nature physique, intellectuelle ou morale, ses traits généraux, son propre caractère.

Une classe de parisiens, mais cela est remuant, plein d'entrain, et pavé de bonnes ... et de mauvaises intentions ! Devant vous, des figures animées, des yeux pétillants de malice, des lèvres prêtes à questionner, prêtes à répondre. Sur les visages des grands, la curiosité, la critique. Sur les frimousses des petits, l'espièglerie, la fougue du travail ou de l'amusement.

Une classe de parisiens, c'est ce que souhaite d'avoir un jour autour de sa chaire tout professeur de l'Université. Mais il lui faut se résigner d'avance à les prendre tels qu'ils sont : capables d'aller jusqu'à l'excellent et parfois aussi jusqu'au pire. Il faut, je dirais même, pour les comprendre aisément et pour être mieux compris d'eux, avoir jadis vécu quelque peu la vie de leurs collègues, être sinon un parisien de naissance, du moins un ancien écolier parisien. En ce cas, on fera facilement le départ entre les vétilles, les faiblesses légères, les faits sans gravité, les gestes de pur énervement, et tout ce qui est symptôme ou manifestation de turbulence ou de révolte. Et cette confusion évitée, le châtiment frappera juste et sûr, la discipline sera observée comme par enchantement. C'est qu'en effet, mes chers amis, avec votre nature si preste et si pétulante, alors même que vous nous paraissez le mieux intentionnés, les plus réguliers dans le labeur quotidien, il est nécessaire que nous flairions partout un danger !... Gavroche, le type à jamais célèbre de Hugo, le gamin de Paris par excellence, est votre grand frère à tous. Vous lui ressemblez souvent par votre allure générale, par vos menues actions. Comme lui, vous mettez volontiers casquette ou béret sur l'oreille, vous parlez argot et vous aimez la flâne dans la rue. Comme lui aussi, vous avez l'esprit futé, porté à la plaisanterie, à l'apagouaillerie, l'intelligence souple, ouverte, accueillante. Comme lui enfin, vous auriez, le cas échéant, le dédain du danger, et l'énergie du sacrifice !

Aussi, il faut que nous nous en souvenions sans cesse, nous qui portons la lourde responsabilité de parler devant cette jeunesse aux oreilles avides, à la compréhension rapide, parfois peut-être trop rapide. Rien de ce qui tombe du haut de notre chaire n'est sans importance. Nous prononçons un mot, et ce mot n'est pas sans portée. Nous émettons une idée, banale ou non, et cette idée n'est pas sans influence. Sachons qu'avec un auditoire aussi éveillé, aussi désireux de saisir au vol tout ce qu'il peut entendre, que ce soit pour l'accepter ou pour le critiquer, chacun de nos sentiments, chacun de nos gestes a de la valeur. Nos moindres paroles, une fois dans vos esprits, y germent, s'y développent, s'y épanouissent. On chercherait en vain à les retarder dans cette œuvre d'éclosion et de croissance : elles ont pris racine dans un sol fertile.

De cela, mes chers amis, nous ne saurions nous plaindre ; de cela même, nous vous félicitons. Avec vous, grâce à vous, le rôle du professeur est vraiment élevé et efficace : ce n'est pas un métier, c'est une mission.

Mais, si je viens vanter cette matière fertile qu'est votre esprit, il convient que je mette quelque sourdine à mon éloge. Vous, jeunes Parisiens, qui aimez tant à savoir ce que nous disons, qui aimez les questions à brûle-pourpoint et les promptes réparties, tâchez de discerner parfois un peu mieux dans quelle mesure, avec quelles demi-teintes, quelles restrictions mêmes, sur quel ton enfin, nous avons avancé, affirmé ceci ou cela. Ne jugez pas selon votre gré ; ne vous laissez pas impressionner par cette sorte de mirage dont sont facilement victimes les esprits vifs et déliés ; ne diminuez ni n'exagérez ce qui vous a été confié dans le dialogue de la classe : mettez vos pères et vos mères au courant de ce que nous avons dit, non de ce que vous croyez que nous avons dit, non de ce que vous voulez que nous ayons dit !

Vous êtes, comme tous ceux qui font partie d'une société très nombreuse et policée, sensibles au charme de la parole. Quiconque s'exprime avec netteté et autorité trouve le chemin de votre cœur, vous maintient attentifs et enlève votre adhésion. Mais, permettez-moi encore cette petite critique : vous êtes exigeants. Vous ne vous laissez jamais sommeiller, comme fait le bon Homère ! et j'avoue qu'il arrive à vos maîtres d'être parfois bien fatigués dans leur effort continu pour soutenir toujours sur la même note l'éclat de leur voix, toujours au même niveau

l'intérêt de leur enseignement. Ajoutez à cela qu'il suffit d'un rien pour vous distraire. Un problème, tant soit peu captivant, vient d'être posé. L'entretien s'anime soudain, les controverses vont leur train, et certes, il n'est point malaisé de tenir les esprits sous le charme de la recherche et de la discussion. Mais que quelques flocons de neige tombent sur ces entrefaites, que la pluie frappe les vitres plus que de raison, adieu la question, si intéressante soit-elle ! non qu'elle soit totalement oubliée, non que son examen soit sans retour abandonné, mais les regards ont pris une autre direction qui ne convient guère et les intelligences ne sont à cette minute préoccupées que de ce qui se passe au dehors.

Et que dirais-je encore, mes chers amis, de la fin de vos classes ! Le tambour a roulé. N'exigez pas une minute d'attention de plus. Les plus laborieux ne songent qu'à sortir. Tous ressemblent à ces spectateurs qui, la pièce achevée, donnent, en guise d'applaudissements, leurs soins à leurs chapeaux et leurs pardessus. Le tambour a roulé. Quel est le maître assez cruel pour oser faire abus du zèle de ses disciples ? Quel est l'élève assez apathique pour rester cloué à son banc, tout à la pensée de ce qui vient d'être dit ? En ce cas, l'obéissance au règlement est aveugle. Le porche du Lycée est vite franchi ; il l'est, je le veux bien, dans un ordre parfait, mais comme sans nul regret apparent de ce que la journée de travail ait été si tôt terminée.

En province, la classe ne finit jamais de façon si brusque. Elle se continue souvent dans le lycée, par-delà les murs du lycée, sous forme de causerie familière ou d'entretien sérieux entre le maître et ceux de ses élèves – j'entends les grands du second cycle – qui aiment à lui faire cortège jusqu'à sa demeure, à s'approcher de lui comme d'un bon conseiller, à lui demander un supplément d'explication, de lumière, à lui confier aussi leurs réflexions personnelles, leurs vues d'avenir. Être quelques instants de plus en compagnie de celui qui a la tâche de vous instruire et de vous éduquer, en faire comme un directeur de conscience, comme un ami presque intime, tel est le secret désir de beaucoup. N'y cherchez point calcul ou flatterie, n'y voyez que sympathie.

C'est que, dans leur petite ville solitaire, ou dans leur grande ville de province non moins silencieuse, peut-être encore plus triste d'aspect parce qu'elle s'essaye à imiter la capitale, ils ont un réel besoin d'être récréés, d'être encouragés, d'être guidés. Leurs visages ont une empreinte plus grave et plus recueillie ; leurs fronts semblent abriter une pensée qui se cache plus qu'elle ne se révèle ; leurs lèvres retiennent l'expression d'un sentiment ou d'une idée plutôt qu'elles ne se pressent de l'émettre ; leurs regards ont quelque chose d'un peu étonné, timoré, méfiant même, mais grave ; tout en un mot, dans leur physionomie entière, témoigne d'une attention continue, d'un effort tenace pour comprendre, d'un désir marqué de retenir.

Il est certain que cette attitude est le résultat direct de la vie de province. Accoutumés à ne voir et à n'entendre que la banalité des spectacles ou des paroles de la vie journalière dans le décor le plus placide qui soit, ils observent la devise de cette ville dont je vous parlais tout à l'heure : « Plus penser que dire » ; ils se tiennent sur leurs gardes en face de toute nouveauté, ou ne pénètrent qu'avec une certaine peine ce qui, dans l'enseignement d'une classe, peut leur être apporté de vibrant ou d'original. Ce n'est pas d'un seul trait qu'ils saisissent les idées du maître, qu'ils les rejettent ou qu'ils les font leurs ; ils les examinent longuement avant de se prononcer, mais, s'ils ont décidé jamais de les accepter, oh ! alors, elles trouvent pleinement en eux droit de cité.

Cette lenteur à concevoir et à s'assimiler vaut-elle mieux que cette vivacité d'esprit avec laquelle il vous arrive de trancher sans aucun doute une question, de répondre oui ou de répondre non, de tenir quelque chose pour vrai ou pour faux, d'encenser ou de brûler parfois tour à tour les mêmes idoles. Je ne veux pas me prononcer en l'occasion. J'aime votre nature primesautière, déterminée et capricieuse ; et d'autre part, je trouve une réelle vertu à cette prudence un peu nonchalante, à cette réserve, à cette timidité d'adhésion, à ce désir un peu maniaque d'une information plus détaillée, qui sont la caractéristique de la province et des provinciaux.

Ce n'est donc pas sur ce point que je déclarerai qu'ils l'emportent sur vous ; mais, à parler franc, je les trouve supérieurs en ceci qu'ils ont plus d'endurance, et possèdent un fonds plus solide et plus étendu de connaissances.

Vous avez vu davantage, eux ont davantage lu. Ils ont usé et même abusé de ce délicieux passe-temps qu'est la lecture. Derrière les rideaux à demi-tirés des fenêtres, quand vous suivez une de ces rues de province si paisibles et si bourgeoises d'aspect, Le jour où le ciel est maussade, où la pluie lave les pavés jamais poussiéreux, les trottoirs jamais ternis par la boue, il n'est pas rare d'apercevoir penchés sur un livre d'amusement ou d'étude la chevelure frisée d'un blondinet ou le visage déjà grave d'un grand jeune homme de seize ans. Vos camarades ne sauraient être tentés en effet par les attractions d'un cirque ou d'un skating, par des excursions à des montagnes en carton, par les horizons menteurs d'un pays magique, fertile en jeux, en culbutes et en excentricités de tous genres : ils restent sagement au foyer paternel, demandant aux livres de leur communiquer le meilleur de leur science ou de leur agrément.

Ajoutez à ces lectures personnelles les séances de lecture en commun dans les soirées familiales. Je me suis laissé dire à plusieurs reprises par des petits provinciaux, à qui je trouvais une érudition nullement banale en histoire ou en littérature moderne, que leur père n'y était pas étranger, que c'était en effet l'habitude à la maison, une ou deux fois par semaine, de s'asseoir, frères et sœurs, cousins et cousines, parents et enfants, autour de la table de la salle à manger, le couvert une fois desservi, et d'y entendre la voix mâle du chef de famille évoquer en des accents pleins de feu les pages épiques de la Légende des Siècles et les épisodes glorieux de l'histoire d'un Thiers ou d'un Michelet, ou raconter sur un ton ému la triste odyssée d'un merle blanc et les aventures lamentables de Jack l'abandonné !

Quant à cette vertu d'endurance dont je vous parlais plus haut, les provinciaux la doivent à leur existence moins choyée, plus exposée aux intempéries, plus dépourvue de toutes ces gâteries dont vous êtes ici comblés. J'ai souvenir d'avoir fait classe il y a une dizaine d'années dans le lycée « benjamin » de l'Académie de Paris, comme le qualifia Monsieur le Recteur au cours d'une de ses inspections. Je vois encore en plein hiver mes grands élèves de seconde, assis sur les bancs de la classe, avec la mine renfrognée de soldats qui bivouaquent dans une tranchée sous la neige. Ils m'écoutent, casquette ou chapeau sur la tête, engoncés dans des foulards, roulés dans leurs manteaux, les pieds dans des chaussons et des sabots. Et, notez ce détail, les encriers dont le contenu a gelé durant la nuit, tiédissent lentement, bien lentement, dans le bassin rempli d'eau qui surmonte un poêle anémique.

Nous sommes loin, vous le voyez, de ce confort moderne de votre lycée, de ces porches et de ses cloîtres qui vous prémunissent dans vos cours contre les taquineries du ciel, et de ce chauffage central qui vous enveloppe de sa douce chaleur et qui pousse la condescendance

jusqu'à venir raviver vos maîtres sous les estrades de leurs chaires ! C'est dur peut-être d'étudier dans une salle enfumée et glaciale par dix degrés de froid, mais ce n'est point si mauvais pour fortifier les poumons et pour former les caractères !

Plus aguerris, en général, sont donc vos camarades de province. Plus balourds, plus gauches en apparence : je n'en disconviens pas. Plus lents à suivre la démonstration magistrale : cela est possible. Mais ayez devant les yeux, pour les comprendre, le mot plaisant qu'on appliqua jadis au plus grand orateur du XVIIème siècle : *Bos suetus aratro*. Quand ils tracent leur sillon, ils ne la tracent pas à demi, ils le creusent profond et en ligne bien droite. La France doit à la province ses plus grands tragiques : Corneille et Racine ; ses plus grands philosophes : Pascal et Descartes ; ses plus grands savants : Arago, Ampère et Claude Bernard, Pasteur et Poincaré ; ses plus grands érudits : Sainte-Beuve, Taine et Renan ; ses plus grands poètes : Hugo et Lamartine ; ses plus grands orateurs : Bossuet et Mirabeau ; ses plus grands politiques : Richelieu et Napoléon ! Paris a pour lui l'esprit : il a Molière, La Rochefoucauld et La Bruyère, il a Voltaire, Mérimée, Musset, Anatole France. Certes, ce n'est pas rien que l'esprit ! Mais l'esprit ne souffre pas d'être médiocre : aussi vous est-il très difficile de rivaliser avec vos trop illustres concitoyens.

Modérez donc un peu votre tendance si naturelle à la raillerie et au scepticisme ; gardez votre spontanéité, votre agilité d'esprit, votre souplesse de caractère ; mais ne soyez point trop exubérants, trop vif-argent ; ne dispersez pas vos efforts, même avec grâce ; ne soyez pas d'amusants touche-à-tout, mais choisissez un but à atteindre, et poursuivez-le de toute votre âme. Ayez davantage confiance en vos maîtres, confiance en vos parents, confiance en ceux qui ont l'expérience de la vie. De la sorte, vous allierez les solides vertus de la province à vos excellentes qualités de parisiens ; vous serez des Français complets, prêts pour toutes les batailles de l'existence ; vous deviendrez de dignes élèves de l'Université, d'intègres citoyens de notre société moderne, de vaillants défenseurs de notre patrie...

Paul RICHARDOT

()

Agrégé de grammaire (1901)

Professeur à Buffon (de 1912-1913 à 1914-1915)